

François Blais, *La nuit des morts vivants*, roman, L'instant même, 2011, 172 p.

Hans-Jürgen Greif

Number 132, February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66034ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Greif, H.-J. (2012). Review of [François Blais, *La nuit des morts vivants*, roman, L'instant même, 2011, 172 p.] *Moebius*, (132), 173–180.

FRANÇOIS BLAIS

La nuit des morts vivants, roman

L'instant même, 2011, 172 p.

Avant de parler de ce roman (et d'autres) de François Blais, il convient de poser quelques questions : Pourquoi l'auteur met-il en scène des personnages en marge de la société, pris dans la glu de leur existence, souvent au ras des pâquerettes ? Qu'est-ce qui les garde obstinément sur leur rive, plongée « dans la nuit » ? Comment se fait-il qu'aucun d'eux ne semble vouloir sortir de sa condition afin de se joindre à la majorité bien-pensante, de l'autre côté du fleuve de la vie qui sépare les deux communautés, là où brille le soleil, où sont distribués bonheur et santé ? Pourtant, les deux groupes ont fréquenté les mêmes sacro-saintes institutions de l'éducation supérieure. Ils vivent au rythme de leur temps, ils manipulent de main experte les *joy sticks* des jeux vidéos. Or, les adeptes de la nuit lisent des traités philosophiques (Nietzsche, Schopenhauer) et des auteurs dont leur contrepartie n'a entendu, et encore, que le nom (Bashkirtseff, George Eliot, Cioran). Pour terminer le tableau comparatif, mentionnons que les êtres de la nuit sont conscients de l'écoulement du temps, alors que les autres, qu'il convient d'appeler plus justement leurs adversaires, s'agitent et poursuivent, nouveaux Sisyphe, ce qu'ils considèrent être le bonheur.

Un trait distingue encore plus radicalement les populations des deux rives : ceux de la nuit sont contents de leur vie, alors que leurs opposants ne peuvent se déclarer satisfaits de ce qu'ils ont obtenu. Sans cesse, il leur faut davantage : le succès, dans l'amour ou celui qui se mesure en monnaie sonnante et trébuchante, une famille fonctionnelle, la vie ordonnée et prévisible, la santé. S'ils courent autant dans la vie, c'est pour se procurer les moyens financiers de réaliser leur rêve, à tout prix.

Une question de pouvoir

Une amorce de réponse aux questions concernant l'inertie de l'un et le dynamisme de l'autre groupe est donnée par un médecin français d'origine argentine, Miguel Benasayag,

également philosophe et psychanalyste (à lire, entre autres : *Penser la liberté*, 1991 ; *Le mythe de l'individu*, 1998 ; *Du contre-pouvoir*, 2000 ; *Abécédaire de l'engagement*, 2004 ; *Plus jamais seul. Le phénomène du portable*, 2006 ; *Éloge du conflit*, 2007, presque tous édités chez La découverte ou Bayard). Cet auteur, beaucoup trop ignoré de ce côté de l'Atlantique, met systématiquement en question l'évolution ainsi que l'orientation de la société occidentale. Bref, il prend le contrepied des grands courants qui nous emportent, courants créés par les grandes sociétés industrielles, les gouvernements, les *think tanks* qui se retrouvent un peu partout dans les pays industrialisés. Qualifier Benasayag de « paranoïaque » serait non seulement superficiel et méprisant, mais profondément injuste, voire faux : l'auteur s'en prend à la *pensée*, mise de l'avant par les forces qui dirigent les masses.

Dans son essai *La santé à tout prix. Médecine et biopouvoir* (Bayard, 2008), Benasayag élargit le concept de l'anthropocène, l'actuel âge de la terre où l'être humain établit son influence dans tous les domaines de la nature. L'aspect qui nous touche directement est celui de la santé : nos vies sont quadrillées par les techniciens de la santé, ce sont eux qui nous dirigent. Ils exercent ce que Michel Foucault a appelé, dès la fin des années 1970, le « biopouvoir » : les médecins nous disent comment éviter les dangers menaçant notre santé. Ils nous guérissent en se servant de toute la technologie se trouvant à leur disposition, à condition que nous soyons *obéissants*. Autrement dit, nous transférons entièrement la responsabilité à l'égard de notre corps à ces techniciens qui vont concentrer leurs efforts non seulement sur nos maux physiques, mais également sur la menace interne, comme la dépression, les débordements mentaux de toutes sortes. Ils nous interdisent de boire de l'alcool, de fumer, ils nous énumèrent une longue liste de choses à faire et à éviter. Même le diététiste nous dit de quelle manière nous devons nous soigner en mangeant. (Vous souvenez-vous encore du temps où « rien ne remplace le beurre » et de la campagne contre la consommation d'œufs ? Du temps où il était recommandé de suivre une diète composée essentiellement de viandes, et une autre, de glucides ?)

C'est contre ces tireurs de ficelles que s'élèvent Benasayag et, au Québec, François Blais, contre eux et ceux qui se tiennent dans l'ombre, les multinationales, les lobbyistes, les mandarins indélogeables de leurs fauteuils. Le médecin français braque ses lumières crues sur eux en les démasquant. L'écrivain québécois choisit la voie opposée en déguisant sa

critique sous des tableaux de vie, amusants pour la plupart – à la première lecture du moins. Benasayag pointe un index accusateur vers ceux qui s'occupent de nous de façon si sympathique. Que peut-on reprocher à quelqu'un qui détient le pouvoir sur notre corps (et notre vie) parce que notre système social l'a expressément désigné à cette fin, le médecin ? Rien, évidemment, puisque nous avons tous contribué à la mise en place de son pouvoir. Par contre, F. Blais s'y prend différemment : il ne nomme ni n'accuse personne, il se contente de montrer dans ses romans les effets pernicieux du « système ». Au lecteur de trouver – s'il le désire – les causes du clivage entre la majorité conformiste et la minorité, les réfractaires au pouvoir. Car tout ce qui n'entre pas dans le moule fabriqué par l'État et les forces qui le soutiennent, souvent occultes et occultées, est relégué dans la catégorie des marginaux qui sont, par définition, sans importance parce qu'ils ne contribuent pas de manière active à l'évolution de la société.

Avec les romans de Blais, nous entrons dans le « posthumain » (le terme a été forgé par Benasayag ; il signifie que l'homme n'est plus au centre du dispositif) : d'un côté, le pouvoir tout comme notre société visent l'émergence d'un « homme sans qualités », pour reprendre le titre du roman de Musil, sur lequel on peut inscrire toutes les compétences dont on a besoin pour réduire au silence les réfractaires. De l'autre, sont nivelées les « populations à gérer » en déclarant qu'il n'y a plus de handicapés, seulement tel handicap partiel qui dérange la vie de son voisin. Ces réflexions liminaires sont nécessaires si l'on veut comprendre le centre et la portée des romans de F. Blais.

Handicaps partiels, dérangeants

Dans *Iphigénie en haute-ville* (2006), le premier roman à succès de l'auteur québécois, un jeune homme trouve sur la paroi des toilettes d'un bar un message insultant à l'endroit d'une certaine Iphigénie, avec le numéro de téléphone de la jeune femme. Le cerveau d'Érostrate – les noms dans les romans de F. Blais ne sont jamais choisis innocemment – , bien qu'embrumé par l'alcool, retient ce numéro. Le lendemain, il le compose. Iphigénie, intelligente, non moins cultivée qu'Érostrate et férue de littérature russe, est sur le point de passer ses vacances d'été auprès de ses parents, à Grand-Mère, près de Shawinigan. L'échange de courriels (ce nouveau genre produit de très beaux romans, pétillants d'intelligence, comme

Quand souffle le vent du Nord, 2006, de Daniel Glattauer et celui de F. Blais), n'aboutit cependant pas à la rencontre des protagonistes (contrairement à la suite, ratée, du livre de Glattauer), faute de persévérance d'Érostrate qui termine abruptement ses messages après qu'Iphigénie a refusé de l'entendre dire, même au téléphone, les trois mots fatidiques.

Le procédé narratif dans *Nous autres ça compte pas* (2007) est différent : Arsène raconte la vie avec son *chum* Mitia dans un chalet hanté par les âmes d'une suicidée, de son fils ainsi que du jeune fils d'une nouvelle propriétaire, disparus sans laisser de trace. Arsène est l'unique narratrice jusqu'à la fin du roman, où l'auteur l'oblitére à la manière d'une âme perdue. Le handicap du couple : son incapacité d'établir et de maintenir le contact avec des humains. Toutefois, au fil des pages, cette tare s'avère inexistante, puisque l'arrivée d'un autre couple avec leur jeune fille amène Arsène jusqu'à une séance mémorable de spiritisme.

Enfin, dans *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* (2009), Louis, jeune auteur, est éperdument amoureux d'Anne-Sophie, spirituelle, séduisante, rencontrée lors d'une séance de signature. Louis rédige la biographie de la belle en espérant s'en approcher le plus possible. Mais Anne-Sophie a des aspirations littéraires bien personnelles... Il est à remarquer que, dans ses trois romans, Blais ajoute, en guise de digression, une autre voix, particulièrement importante dans *Nous autres...*, celle d'un mystérieux visiteur venu observer le « travail de l'écrivain », ce qui permet à Blais des apartés amusants, voire carrément drôles. C'est aussi dans la dernière phrase de la *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* que F. Blais revendique le pouvoir de l'auteur sur le destin d'une de ses créations : « Depuis quand un auteur n'a-t-il pas tous les droits sur son personnage ? »

Cependant, c'est dans *La nuit des morts-vivants* (2011) que F. Blais donne la pleine mesure de son métier d'écrivain. Ce roman exprime la déroute de notre société devant le « handicap partiel », celui qui dérange les autres. Il met en scène deux narrateurs : Pavel travaille de nuit pour l'entreprise Maintenance des chutes, alors que Molie, « assistée sociale pas trop brillante et légèrement dépressive », d'après sa propre définition, vit auprès de sa cousine, celle justement qui court après le bonheur – ironie du sort, sa profession consiste à procurer du travail aux « ratés » comme Molie, dans le but de les « récupérer pour la société ». Comme Pavel, Molie vit pendant la nuit et, digne sœur d'Arsène, fuit tout contact humain, comportement qui la ferait classer par la médecine d'aujourd'hui parmi les cas d'autisme léger et donc, récupérables pour la société. Nuit après

nuits, tous deux rédigent le récit de leur vie, une commande venue de quelque organisme universitaire ou gouvernemental avec, en bout de ligne, la promesse d'une rémunération. Ils exposent non pas les raisons de leur altérité – ce qui aurait transformé le livre en essai pseudo-académique, lui enlevant toute liberté nécessaire à l'auteur –, mais relatent le déroulement d'une série de journées et surtout de nuits.

La distance nécessaire aux porcs-épics frileux

Le titre du roman, une adaptation d'un célèbre film d'horreur (*L'enfer des morts-vivants*), en résume parfaitement le contenu tout en référant le lecteur au passe-temps favori des protagonistes : emprunter des quantités appréciables de films du genre au vidéoclub voisin où un *geek* averti les dirige vers les nouveautés. (Il est dommage que, parmi les classiques, ne figure pas le thriller *Down Terrace*, de Ben Wheatley, un des plus grands spécialistes du monde dans le domaine de l'horreur. Wheatley vient tout juste de sortir *Kill List*, que la critique désigne comme le film le plus cauchemardesque de l'histoire du cinéma britannique.)

À plusieurs reprises, Molie et Pavel auraient pu se rencontrer. Cependant, comme pour Louis et Anne-Sophie, Érostrate et Iphigénie, Arsène et la suicidée, le contact n'aura pas lieu ; dans la logique des romans, de telles retrouvailles n'auraient pas été souhaitables. D'abord, Molie n'est pas le genre de femme que Pavel affectionne. Il préfère celles qui, comme le souligne plusieurs fois son seul ami Henrik, se trouvent déjà dans une relation avec un autre homme. Pavel aime ce qui appartient au domaine du rêve, l'*inaccessible*. Malgré son comportement qui ne le distingue (presque) pas de ses congénères, son identité le met à l'écart : les fêtes où il doit rencontrer des collègues, tous plus vulgaires les uns que les autres, lui font horreur. Pendant qu'on se soûle, Pavel se retire dans un coin pour lire. Avec effort, il rejoint le groupe et, afin de ne pas se faire démasquer, cale une bière après l'autre jusqu'à ce qu'il atteigne le degré d'ébriété voulu, le ramenant au niveau des « amis ». Le terme doit être utilisé avec prudence, car Pavel n'a pas d'ami véritable, mais un seul bon copain qui tend, avec sa conjointe, à démontrer que le rêve romantique demeure l'affaire d'adolescents, alors qu'il est au début de la trentaine. Les entremetteurs font fausse route, Henrik a le coup de foudre pour une belle mais assez naïve connaissance, ce qui ajoute aux arguments de Pavel : point de salut hors de celle qu'il admire de loin. Car, dès le rapprochement, le nimbe

s'évapore comme brume au soleil, la femme se fait réelle en descendant de son socle. Il faut donc recommencer la quête, à la fois pénible et excitante.

Le handicap partiel de Molie est plus prononcé et plus facilement identifiable. Assistée sociale, elle est inapte au travail parce qu'elle souffre de «lubies», surtout celle de ne pas supporter la présence d'autres humains, sauf ceux qu'elle connaît intimement: sa cousine Corie et la petite sœur de celle-ci, Jasmine («Jaja»), par exemple, en visite forcée à cause d'un problème marital de ses parents. Quand Molie sort en pleine nuit pour entreprendre de longues marches, il lui arrive de tomber sur une vieille connaissance, comme cette *barmaid*, Zoé, que Pavel admirait tant jusqu'à ce qu'ils se parlent, ce qui lui fera perdre son aura. Mais Zoé porte dans son sac l'exemplaire de *Middlemarch*, roman illisible, selon elle, offert sur-le-champ à Molie après que Pavel a lu le livre de George Eliot, ce qui aurait pu rapprocher les deux narrateurs. Cependant, comme dans les livres précédents, les protagonistes ne se rencontreront pas, et pour cause: Molie aime l'individu qu'elle *connaît et apprécie*, mais fuit l'étranger, la meute et plus encore le troupeau qui lui font perdre ses repères. Ainsi, pour aller prendre l'air, elle sort le chien lors d'une fête de Noël à laquelle elle se joint pour faire plaisir à sa cousine. Participe également à la fête Raphaël, le nouvel ami de Corie, «poète de Nicolet elle a le vent en poupe son affaire est ketchup». (Soit dit en passant, Molie préfère être libre des règles de ponctuation.) Raphaël l'accompagne pour savoir si Molie pense que lui et Corie... Chemin faisant et devisant, ils croisent un ancien camarade de classe du temps du secondaire; en l'apercevant, Molie s'enfuit, évidemment. C'est à ce moment que le «poète», qui n'écrit que d'horribles vers enflammés inspirés par Corie, dit à sa compagne que «le monde [lui] fait peur». La réplique de Molie est parfaitement claire: «c'est pas de la peur c'est autre chose c'est disons de l'ennui le monde m'emmerde et ça ne fait pas de moi un cas spécial toi aussi le monde t'emmerde j'en suis persuadée mais toi tu es un porc-épic frileux et moi un porc-épic pas frileux et c'est la seule différence entre nous».

Raphaël ne comprend pas tout de suite la métaphore des porcs-épics de Schopenhauer, véritable leitmotiv du roman: Pavel l'emploie tout comme Molie. Le lien entre les deux personnages crève les yeux, sans être insistant, car chez F. Blais, les ficelles sont tirées doucement, il n'y a jamais de mouvements brusques dans sa narration. Cette métaphore, d'une importance capitale pour comprendre la pensée du

philosophe, célèbre pour le pessimisme qu'il éprouve face au monde, explique en quelques phrases le comportement de l'Homme, du moins de ceux qui se trouvent du côté de la nuit, comme Pavel et Molie. Elle se résume ainsi : par temps froid, les porcs-épics resserrent les rangs pour se réchauffer mutuellement. Comme ils se blessent, ils s'éloignent, puis se rapprochent, jusqu'à ce qu'ils trouvent entre eux « un éloignement modéré ».

Un message en douceur

La métaphore traduit précisément l'attitude de *tous* les personnages marginaux de F. Blais : frileux, ils cherchent la chaleur de l'autre. Dès la rencontre véritable, il leur faut trouver *la bonne distance* en disant au monde : « Au-delà de cette limite, rien ne va plus. Tenons-nous à la convention qui nous permet de vivre ensemble tout en demeurant sur nos positions. » Autrement dit : restons polis, civilisés, soyons respectueux. Personne ne dénonce quoi que ce soit chez l'autre, aucune offensive n'est lancée, et pourtant, le message est clair : nous sommes tous des êtres humains dotés de l'instinct grégaire. Mais cessons de blesser les autres, qui par ses dogmes, ses doctrines, qui par sa volonté de nous « aider », de nous « protéger contre nous-mêmes », comme le stipulent les livres de Benasayag.

On le voit : les deux auteurs livrent le même message tout au long de leurs écrits. Toutefois, ils diffèrent dans leur façon de l'exprimer. Chez Benasayag, il y a une volonté manifeste de lancer vite et clairement ses textes qui blessent, dérangent ; son intention est d'assumer le rôle du chirurgien qui doit ouvrir des abcès. Du côté de F. Blais, nous sommes devant une conscience individuelle à laquelle manquent les traits du pamphlétaire. L'auteur compose des romans qui semblent couler de source, sans le moindre effort apparent. Dans *Nous autres ça compte pas*, l'écrivain-narrateur oublie jusqu'à la présence de son visiteur et se laisse observer pendant son travail pour se faire dire : « C'est vrai que vous ne travaillez point de manière spectaculaire. En fait, pour dire les choses rondement : vous voir écrire est l'un des spectacles les plus ennuyants auxquels j'ai assisté dans ma vie. » L'autodérision de l'auteur, les digressions (contes, fables, métaphores, commentaires hors texte) nous ramènent au roman britannique du XVIII^e siècle : le *Tristram Shandy* nous attend au détour, mais c'est un Laurence Sterne « actualisé » et modéré par le tempérament de F. Blais. Avec *La nuit des morts-vivants*,

nous sommes devant une écriture parfaitement maîtrisée, en pleine maturité: les scènes drôles, présentées avec une aisance qui fait oublier le travail de l'écrivain, tant celles de Molière que celles de Pavel, sont disséminées dans le texte avec une précision qui ferait l'envie de n'importe quel auteur accompli, alors que le message de tolérance et de respect, aux tonalités graves, devient un murmure continu, gravant tout doucement ses traces dans la mémoire du lecteur sans que celui-ci s'en aperçoive.

François Blais occupe une place unique dans la littérature québécoise et francophone. Ce serait un truisme de qualifier le jeune auteur de «talent à découvrir». La réception de ses livres est excellente, ses lecteurs se réjouissent de chaque nouvelle publication, divertissante et hautement agréable à lire. Reste à savoir si la critique saisira la véritable portée de son message, subtilement, délicieusement subversif.

Hans-Jürgen Greif